

<https://www.pressegauche.org/LA-FABRIQUE-DU-VIRIL-l-apprentissage-de-la-masculinite-toxique>



# La fabrique du viril : l'apprentissage de la masculinité toxique

- International - Femmes -



Date de mise en ligne : mardi 10 septembre 2019

---

Copyright © Presse-toi à gauche ! - Tous droits réservés

---

**En tant qu'être humain étiqueté homme, j'ai honte bien sûr. Il est tout naturel d'avoir honte, en fait, il faut accepter cette honte, plutôt que la refuser. Car nous les hommes, nous sommes tous complices et le silence de la majorité d'entre nous protège le crime : ils n'ont rien fait de mal, ils ont été parfaits, disent-ils, mais ils ont fermé leur gueule. La complicité masculine, c'est une espèce d'association de malfaiteurs que la société légitime. La honte clôt les lèvres, comme l'omerta sicilienne. Et comme le déni est un mécanisme psychologique très humain, les hommes se servent de ce déni pour rendre plus facile la gestion insupportable de cette honte. Parler de cette honte, pour un homme, c'est déjà trahir.**

**tiré de : Entre les lignes et les mots 2019 - 36 - 7 septembre Notes de lecture, texte et pétition**

<https://entrelignesentrelesmots.blog/2019/09/02/la-fabrique-du-viril-lapprentissage-de-la-masculinite-toxique/>

Olivier Manceron est médecin, écrivain (25 pièces de théâtre) et auteur de « Le sexe zéro » et « Paroles d'hommes : réflexions masculines pour une société féministe égalitaire ».

**FS : Vous écrivez que « le mâle incarne le Mal » et que la culture patriarcale pervertit l'être humain. Que ressentez-vous, en tant qu'homme, devant les innombrables violences et destructions patriarcales qui menacent maintenant le futur de la planète ? Les porte-paroles de la domination masculine insistent beaucoup sur le fait qu'elle est naturelle, donc immuable. Pensez-vous que ces violences soient totalement construites, ou ont-elles un point de départ biologique ?**

OM : La culture patriarcale, c'est la culture de la perversion. Pour obtenir de chaque individu « la servitude volontaire », on va modifier le fonctionnement du cerveau humain. Il s'agit d'inverser les principes d'élaboration des sentiments et de la pensée humaine sans les modifier pour autant. C'est un mécanisme de perversion qui utilise l'inversion du sens des émotions et des constructions mentales. L'attraction devient le rejet, l'amour devient la haine, l'empathie le mépris et la solidarité l'indifférence. Cela permet alors à certains humains de se servir d'autres humains comme des choses, des outils. Pour arriver à ça, il faut arriver d'abord que, dans la tête des gens, le monde soit vu comme un échiquier, un champ de bataille. C'est sur ce ring que les plus forts seront sélectionnés, et les gagnants deviendront en quelque sorte le peuple élu.

En tant qu'être humain étiqueté homme, j'ai honte bien sûr. Il est tout naturel d'avoir honte, en fait, il faut accepter cette honte, plutôt que la refuser. Car nous les hommes, nous sommes tous complices et le silence de la majorité d'entre nous protège le crime : ils n'ont rien fait de mal, ils ont été parfaits, disent-ils, mais ils ont fermé leur gueule. La complicité masculine, c'est une espèce d'association de malfaiteurs que la société légitime. La honte clôt les lèvres, comme l'omerta sicilienne. Et comme le déni est un mécanisme psychologique très humain, les hommes se servent de ce déni pour rendre plus facile la gestion insupportable de cette honte. Parler de cette honte, pour un homme, c'est déjà trahir.

Il y a de nombreuses justifications scientistes, biologiques, génétiques qui tiennent essentiellement ce discours : « C'est dans la nature humaine, nous les hommes on a beaucoup de testostérone, ça modifie les comportements, c'est notre comportement d'être violents, voilà, c'est comme ça. Regardez les animaux qui sont si puissants, qui se battent, les taureaux qui s'encornent, les cerfs qui brament etc. » On va trouver alors toutes sortes de justifications éthologiques - mais dans les espèces animales, on a tout et son contraire. On peut justifier l'injustifiable avec

l'exemple de certaines espèces.

**FS : Mais est-ce que ces comparaisons animales ne sont pas plus justifiées quand on compare avec des animaux qui sont proches de nous, comme les grands singes ?**

OM : Les grands singes sont très proches de nous du point de vue génétique et physiologique, mais ils sont très différents au point de vue social. Chacune des espèces a un mode de fonctionnement particulier, et, de toute manière, leur mode de fonctionnement ne peut ni justifier ni expliquer le nôtre. Cette biologie de la domination est un fantasme sexiste. Les arguments sont scientistes, ils n'expliquent rien, et rien n'a jamais été démontré vraiment. Par contre, ce que l'on sait, c'est qu'on peut tout à fait pervertir, et de façon efficace, le cerveau humain - on le voit quasiment quotidiennement.

**FS : Pouvez-vous nous parler de la façon dont les petits garçons sont conditionnés dès la naissance à être de petits despotes ?**

OM : Les petits garçons sont comme nous tous, conditionnés par le bain culturel dans lequel ils évoluent. De la naissance jusqu'à la mort, l'oppression physique, psychologique et culturelle du sexisme est maintenue très fermement à chaque stade du développement de l'enfant. Ainsi, il est très difficile d'en parler : toutes nos perceptions, toutes nos analyses sont faussées, nous baignons dans une société sexiste depuis d'innombrables générations, alors comment départager ce qui est sexiste de ce qui est social ? Nous avons tous besoin d'amour et de paix, et ça, c'est quelque chose que le sexisme n'arrive pas à détruire complètement. Sa machine à formater paraît pourtant bien rodée. Les petits garçons doivent traverser quatre étapes successives pour devenir les hommes « virils », formatés despotes. D'abord, ils doivent naître dans une société ségrégationniste. Cette ségrégation est fondée sur le sexe et obtenue par la terreur. La notion de supériorité des hommes sur les femmes est véhiculée par quasiment l'ensemble des membres de cette société grâce à des harcèlements, des agressions, des tortures, des massacres, des choses horribles, depuis des millénaires. Dans ce contexte sexiste, les femmes sont valorisées socialement par leur capacité à la maternité - et dans certaines parties du monde, elles ne sont valorisées que dans la maternité. Mais cette maternité, elle doit être réussie, ce n'est pas n'importe quelle maternité : il faut qu'une bonne mère conçoive facilement et passivement des individus, qui seront plus tard donnés à « croquer », à consommer par la société sexiste.

Cette ségrégation entre femmes et hommes s'appuie sur le contrôle du corps féminin. Cette phase initiale de la fabrication des virils impacte les garçons en leur inculquant que la maman n'a d'importance que grâce à eux. Elle n'a de valeur pour le corps social qu'au moment où elle met au monde un garçon. Et là, c'est comme si c'était trop : le bébé est trop désiré, parce qu'il donne à la mère son existence. La relation duale entre bébé et maman est déviée, pervertie. Elle est sa source, il est son sceptre. Il est « objet ». Son petit sexe est brandi comme l'outil symbolique du petit pouvoir social obtenu par la mère dans sa famille, dans son clan, à chaque niveau de la société. Le petit bébé est captif de ce rôle, c'est une sensation étouffante, voire destructrice pour la mère comme pour l'enfant.

Au stade suivant, à partir d'un certain âge, selon les époques et les cultures, le petit garçon est enlevé à sa mère, plus ou moins brutalement, avec des rituels de passage variés, baptême, circoncision, toujours plus ou moins effrayants. Il est enlevé du gynécée - qui est toujours bien séparé du monde des hommes - pour être transféré dans le monde des hommes. Et là, immanquablement, non seulement il est privé de la sollicitude et de l'affection de sa mère et de l'ensemble du monde des femmes, mais il va se retrouver en bas de la hiérarchie masculine virile, dans la position du faible, du féminisé, dans une situation de vulnérabilité et de solitude. Et il va subir des violences, ou il va être le témoin de violences, en particulier sexuelles. Il est l'enfant-chose, le mousse violenté, l'apprenti abusé, l'enfant-soldat déshumanisé.

Au stade suivant, l'adolescent, le pré-viril est soumis à des rituels d'intronisation plus ou moins précis, mais toujours

répétés, selon les époques et les endroits du monde ; quelquefois, il y a des rituels de passage particulièrement violents et dangereux ; sous d'autres cieux, ça peut passer par des étapes successives au cours du cheminement scolaire ou universitaire, ou sportif, les intronisations dans les grandes écoles, le bizutage. Dès que le jeune homme se retrouve dans la horde virile, il va subir, ou faire subir, un cortège de violences. Il apprend à oublier qu'il a d'abord été victime pour pouvoir devenir ensuite lui-même bourreau. Il va rendre les coups. Il va apprendre à rendre ce qu'il a subi sur les plus faibles de son entourage : les enfants plus jeunes, les filles et les femmes. C'est par ce dressage qu'on va obtenir du petit viril qu'il devienne, par cette complicité implicite ou explicite, le viril sur lequel les autres hommes pourront compter. Il est intronisé viril.

**FS : Vous dites en substance que la virilité ne peut être validée que par les autres hommes - eux seuls peuvent décerner un « certificat de virilité » - et qu'il faut d'abord souffrir pour avoir ensuite le droit de faire souffrir. C'est ce que vous dites, n'est-ce pas ?**

OM : Exactement. Pour bien casser l'individu, pour obtenir de lui ensuite sa soumission aux règles patriarcales, il faut le rendre manipulable mais actif. La victime est toujours passive, que ce soit un bébé, un enfant, un vieillard, une femme. La victime reçoit la violence, sans en être responsable, sans avoir rien fait pour ça, tandis que le bourreau se doit d'être actif. L'homme viril doit être actif, et pour qu'il le soit, il faut le sortir de cette situation de victime pour le faire passer de l'état de bourreau. Et à ce moment-là, il devient totalement complice du système, il ne pourra plus revenir en arrière. Nos systèmes de pensée sont essentiellement dualistes. Si un homme se définit comme masculin, c'est par rapport au féminin, tandis que la virilité, elle, ne se définit pas par rapport aux femmes. Une femme peut apprécier si un homme est viril ou pas, mais ce n'est pas son seul avis qui « certifie » la virilité de cet homme. Ce n'est pas aux femmes de décider qui sont les virils ou les puissants, ce sont les hommes eux-mêmes qui, entre eux, vont se mesurer. Ils se mesurent tout : le nez, la bite, les performances physiques et sportives, le montant du compte en banque, la capacité de posséder, de dominer. Toutes ces mesures, outre qu'elles permettent incidemment de séparer le masculin du féminin, permettent aussi, dans le groupe masculin, d'établir ceux qui sont les plus masculins, c'est-à-dire les vrais virils. C'est une masculinité perversie : ça veut dire quoi être plus masculin que les autres hommes, si l'on est de sexe masculin ? Cette éducation virile a pour but de dissocier le petit mâle de ses capacités humaines. L'homme est censé devenir un objet, un outil, un robot, mais qui agit, qui bouge, tandis que la femme est un tas d'organes qui ne doit pas bouger.

**FS : Vous dites que cette éducation virile ne peut déboucher que sur une « parodie de sexe » et rend les hommes émotionnellement invalides. Pouvez-vous expliquer ?**

OM : Pour ce qui est de l'homme, cette dissociation permet de prouver à la société l'efficacité de l'individu. Elle transforme l'homme en machine télécommandée prête au combat, avec un potentiel destructeur maximal, déclenchable instantanément. Que l'on fasse 90 kilos de muscle, ou que l'on soit de taille chétive, il faut pouvoir devenir dangereux instantanément, d'emblée au maximum de ses capacités. On enrobe tout ça avec de « nobles » finalités : il faut protéger la famille, il faut protéger le chef, il faut protéger la patrie. Bien sûr, il ne faut pas être dangereux quand il ne faut pas, un militaire ne doit pas tuer tout le temps, seulement à certains moments. En tant que bon citoyen, je ne dois pas être dangereux dans ma vie quotidienne, je dois absolument respecter les lois, je ne dois pas tuer, je ne dois pas voler. Mais s'il y a nécessité, je dois être instantanément au-dessus des lois, au-dessus de la sensibilité humaine, incapable de ressentir la moindre émotion au moment où je découpe un ennemi en morceaux. Cette dissociation entre les affects et les actes est obtenue par un adroit travail de perversion. Pour produire un choc violent chez un individu, il faut quelque chose qui mette sa vie en danger. Mais mieux encore, subir une agression sexuelle déchire la personnalité. La sexualité est un tel noeud gordien du Moi intime, que tout ce qui y touche agressivement provoque des chocs violents. Tout choc violent va dissocier l'individu - on le sait, c'est un mécanisme de défense : on va pouvoir ne plus être là, s'absenter mentalement, plutôt que de continuer à subir ce que l'on subit. Il y a maintenant tout un vocabulaire extrêmement précis, une sémiologie fine, qui définit ce syndrome post-traumatique, avec l'amnésie traumatique, la dissociation, etc.

**FS : Vous dites que ces comportements masculins violents, liés à cette dissociation affective, seraient la conséquence de chocs traumatiques qui sont systématiquement infligés aux garçons comme dressage ?**

OM : Absolument. C'est souvent une succession d'événements, une accumulation de circonstances traumatisantes qui permet d'obtenir ce résultat. Dans certaines sociétés, on va être très violent et de façon très explicite. Chez les Spartiates de la Grèce antique, on pratiquait toutes sortes d'actes d'agression sexuelle sur les enfants, coutumes qui étaient officiellement reconnues comme un mode de vie. Mais plus couramment, officieusement, il y a des tas d'autres agressions qui sont subies par phases successives, et si les hommes pouvaient sortir de leur propre déni, ils raconteraient tous les actes de violence, y compris de violence sexuelle, qu'ils ont supportés. On va prendre un exemple très simple, puisque maintenant tous les garçons sont soumis à la pornographie. La première fois qu'un garçon voit de la pornographie, c'est un choc violent, c'est une réelle atteinte sexuelle. Ainsi, tout d'un coup, les organes sexuels qui sont des choses précieuses et incompréhensibles, et qui sont normalement cachés parce que c'est une porte qui mène à l'intérieur de soi-même, sont montrés, monstrueux, déchirés, écartelés, comme si l'on rentrait à l'intérieur d'une plaie énorme, comme si on rentrait à l'intérieur d'un corps. Officiellement, rien ne s'est passé, sauf qu'il a allumé la télé ou son portable. Et nombreux sont les actes présentés comme des jeux, des soins, des initiations ludiques qui sont normalisés dans notre société et qui sont en fait des agressions. Sans parler des actes qui sont directement pédo-agresseurs, dont on réalise de plus en plus de la fréquence malgré l'effrayante omerta sociale.

**FS : Mais là l'objection que l'on peut faire, c'est que les filles subissent beaucoup plus d'agressions sexuelles que les garçons (environ 80% des agressions sexuelles sur mineur-es portent sur les filles) (1). Elles sont non seulement exposées à des vidéos pornographiques mais soumises à des demandes pornographiques de la part des garçons et des hommes. Pourtant elles ne réagissent pas comme eux en répercutant sur d'autres les violences qu'elles subissent et en devenant des bourreaux - parce que la seule option qu'on leur propose, c'est de s'identifier aux victimes. Ce n'est donc pas en soi parce qu'ils subissent des agressions que les petits garçons deviennent des bourreaux, c'est parce qu'ils vont devenir des dominants, ce qui signifie concrètement qu'ils auront l'option de violenter les dominées. En tant que telles, les femmes n'ont pas ce choix. Elles subissent un niveau d'agression bien supérieur, et pourtant, elles ne deviennent pas des bourreaux.**

OM : C'est sûr. Ce que je développe, c'est que dès la première phase de la ségrégation, l'inégalité oppressive est essentielle. Les chiffres, comme vous le rappelez, montrent que les filles sont ciblées par ces agressions environ 4 fois plus que les garçons avec un ratio de 80% de filles par rapport aux garçons. Ainsi la petite fille deviendra femme, mais sera toujours une survivante. Elle est assignée à vie à être victime. Les dissociations dues aux agressions sexuelles qui en résultent, exposent son corps et l'exploitent en morceau de miroir. Elles séparent ses membres et ses organes les uns des autres. Il y a un découpage sexiste du corps féminin, comme si le vagin était séparé de l'utérus, la poitrine des jambes, etc.

L'homme lui, subit un découpage moindre. Il a d'une part son corps, dont il peut être plus ou moins fier, qui est destiné à la société, et d'autre part son sexe, qui est une espèce d'arme dont on lui demande de se servir comme arme destructrice, particulièrement sur le corps des femmes. Et cette assignation à exercer des violences sexuelles sur les femmes, c'est ce qui les intronise bourreaux jusqu'à la fin de leurs jours. En permanence le viol est inscrit en filigrane dans chacune de leurs pensées. C'est ce qui leur confère en plus la certitude de la reconnaissance en tant que virils par les autres virils. Les violences sexuelles sont d'intensité variable et d'impacts imprévisibles. Le viol est un meurtre parfait : celui de l'esprit. Mais le caractère répété d'agressions de moindre intensité destructrice peut provoquer des troubles graves. Il est actuellement quasi impossible de les évaluer. Aucune étude ne prend en compte ces violences qui sont en plus enfouies dans le subconscient et le déni. Mais il n'y a pas à mon avis de fumée sans feu. Les destructions psychiques considérables et particulièrement diffuses dans tous les secteurs de notre société sexiste ne sont pas là par hasard. Les curseurs sont pour chacun.e variables et dépendent de l'histoire individuelle. Les gens minimisent ce qu'ils ont vécu. Ils et elles se disent que ce n'est pas si grave. Les

interrogatoires dans les études de morbidité des violences sexuelles sont faussés par le déni.

**FS : Vous par contre, vous écrivez : « Je refuse de supporter la honte d'être un homme, d'être un sexe destructeur et criminel. Je refuse d'avoir un sexe armé, un instrument fait (...) pour conquérir, assujettir et dominer, je refuse d'être contraint au statut de maton, de kapo, d'esclavagiste et de bourreau dès la plus tendre enfance. Le viril sème autour de lui l'horreur et le malheur. » John Stoltenberg a intitulé un de ses livres « Refuser d'être un homme ». Adhérez-vous à ce refus ? Quelles conséquences a concrètement le fait d'être « traître à son sexe », au niveau de la modification de ses comportements, et vis-à-vis des virils ?**

OM : Stoltenberg, ses premiers bouquins, tout homme devrait les lire. Et refuser d'être un homme, c'est un choix qui est le mien. Je ne veux plus vivre dans la honte, ni dans le remord. Je veux pouvoir vivre libre, et en même temps me réapproprier mon corps et mon sexe, désappropriés par le système viril. Il y a une espèce de séparation entre l'homme, qui pourrait être « pensant », sage, pur, un être dont il peut être fier, et son sexe, l'horreur, qui porte le diable. Face à ce dualisme sectionneur, mon désir d'être un homme, c'est le désir d'être un homme entier, de retrouver mon sexe comme un simple organe de mon corps, dont personne n'a à me prescrire l'usage - je peux très bien ne pas m'en servir. Et je veux pouvoir donner la vie, pas donner la mort. Donner ma vie à une cause, et pas donner ma mort à une cause. Je veux pouvoir partager mon amour de la vie avec la personne que j'aime. Je veux aimer ma femme, comme une femme, soeur, amie, amante et égale. Je souhaite qu'elle soit vivante, parlante, riante, chantante, je ne veux pas que cette espèce de rage qui est au fond de moi, qu'on m'a inculquée, qui pousse les hommes à vouloir dévorer, découper, déchirer, pénétrer, terroriser organise nos rapports - parce que c'est ce qu'on nous met dans la tête. J'ai essayé de circonscrire ça, comme si j'avais un enfer en moi, mais je sais que ça a été mis en moi, et qu'il suffit de très peu de chose pour que ces conditionnements se réactivent. A l'inverse, il suffit de peu de choses pour faire tomber ces conditionnements. Quand vous voyez une troupe de garçons, il y en a toujours un qui regarde une fleur au passage. Et ça, c'est interdit, il suffit de très peu pour qu'un garçon redevienne un être humain. Il faut vraiment subir une pression permanente, tout le temps, pour être un viril.

**FS : Vous dites : « Comme le pauvre se trompe de colère, se vengeant sur le Juif des misères que lui fait le riche, le petit mâle brimé par les épreuves de la virilité s'en prendra aux femmes ». La misogynie - blagues sexistes, discussions entre hommes sur la pornographie, vantardise sur les « exploits sexuels », etc. - est-elle selon vous un lieu essentiel du « male bonding » et de la construction du pouvoir masculin ?**

OM : Absolument, c'est un discours, un langage, une langue virile. Cette langue virile, on se doit de la parler, et ce qu'elle véhicule doit nous imprégner en permanence. Comme on boit son café le matin, tous les matins on doit réaffirmer sa misogynie, son homophobie, sa grivoiserie. C'est une addiction, et cette addiction fait partie de la nature virile. Il faut boire un coup avant de partir au combat. La misogynie est une façon de regonfler sa virilité. A cette cuisine virile du langage, il faut rajouter le prosélytisme aux comportements dangereux, à la violence suicidaire. Le héros viril, il est seul face à la mort, et ce sera sa façon de mourir qui enchantera les foules. A ça, on peut rajouter une dose de je-m'en-foutisme cynique, c'est très à la mode, plus de la xénophobie et du racisme. Tout ça, ça fait partie de la culture virile. Au centre de cette culture virile, il y a la culture du viol. Déchiqueter un corps féminin, le pénétrer, c'est ce qui est central, fondamental pour la virilité telle qu'elle est instillée dans l'esprit de chaque homme. Ces discours misogynes que les virils s'échangent, ça permet de se reconnaître, de bien rester groupés, d'identifier les brebis galeuses du troupeau pour les mater, et ça fait partie de la formation de chaque mâle humain.

**FS : Et ça crée un lien très fort...**

OM : Très fort, mais en même temps pas si fort, puisqu'il doit constamment être retissé. Si on pouvait suspendre le formatage viril, ça montrerait sa faiblesse. Et c'est ce qui fait que je garde espoir.

**FS : En effet, en patriarcat, on doit répéter constamment que les femmes sont inférieures - mais si elles**

étaient vraiment inférieures, on n'aurait pas besoin de le répéter tout le temps.

OM : Exactement. Et on doit tout le temps répéter aux hommes qu'ils sont supérieurs. Sinon, ils lâcheraient l'affaire. Dans la rue, on peut voir des gens qui ont lâché l'affaire, un petit jeune homme et une jeune fille, qui se tiennent gentiment par la main, et qui marchent. Et là, on se dit : « Qu'est-ce qui se passe » ? C'est quelque chose qui donne l'impression d'une égalité insoutenable. D'ailleurs la société sexiste leur offre une Saint-Valentin commerciale pour leur faire oublier ce moment précieux.

**FS : Parlons un peu du contrôle patriarcal du corps des femmes. Vous dites que, dès sa naissance, la société patriarcale exige de la petite fille « l'adoration de la maternité ». Les nations patriarcales ont besoin « d'enfants de la patrie », pour nourrir les armées du patriarche dominateur. Considérez-vous que la maternité, « seul statut de pouvoir réel pour les femmes dans les sociétés archaïques », est en même temps centrale dans le maintien de leur subordination ?**

OM : Encore une fois, absolument. Pour moi, votre question contient sa réponse. C'est toujours le même principe de perversion. La maternité, c'est une expérience d'extrême violence mais c'est aussi une des grandes expériences de la vie, un moment particulier de don, de recherche de l'absolu, et de genèse de l'Autre. Ça, c'est quand même quelque chose d'époustouflant, que ce soit la maternité d'une chatte ou celle d'une humaine. Mais la maternité « sexiste », c'est une maternité détournée de sa fonction d'amour, on y retrouve ce découpage du corps féminin : l'utérus est tellement magnifié que, derrière, on ne voit plus la personne. Les femmes disparaissent derrière leur utérus, cet organe destiné à être fécondé et qui doit être rempli dès qu'il est vidé. C'est ainsi que les femmes sont chosifiées, et c'est un mode de destruction très efficace, car plus il y a d'enfants dans la vie d'une femme, plus elle sera esclavagisée. L'espèce humaine n'a pas à passer d'1 milliard à 10 milliards en quelques décennies, elle ne doit pas se développer jusqu'à empêcher les autres de le faire. Pourquoi est-ce qu'une femme ferait six enfants ?

**FS : Parce qu'elle et/ou son mari sont catholiques ?**

OM : Par exemple. Ou toute autre religion. La société sexiste n'a pas vraiment besoin des religions, mais c'est mieux avec : les religions permettent de camoufler un peu le sexisme, et il est d'autant plus efficace qu'il se pare de toutes sortes de vêtements trompeurs.

**FS : Vous êtes médecin, et vous mentionnez dans votre livre une chose dont je n'avais jamais entendu parler : vous dites que les souffrances lors de l'accouchement peuvent laisser un PTSD. Et bien sûr, vous notez l'hypocrisie du discours qui vise à présenter l'accouchement comme un moment de bonheur pur, « idyllique et ensoleillé », effaçant la souffrance et affirmant comme self-évidente la notion essentialiste de l'instinct maternel. Pouvez-vous nous parler de ce phénomène de PTSD, dont on ne parle absolument pas et qui semble tabou ?**

OM : Oui, il y a un tabou énorme. Quand je parle de la première phase, de la soumission du bébé à un désir dévorant de la maman, on peut penser : « ça y est, encore un mec qui remet la faute sur les femmes ! Si le gosse est méchant plus tard, c'est parce qu'il a eu une mauvaise mère ». Alors que ce n'est pas du tout ça ; en fait je pense que si on foutait un peu la paix aux femmes, elles arrêteraient d'avoir peur. Elles n'auraient pas besoin de brandir leur fils comme un bouclier, un ostensor. Il y a une extrême violence dans l'accouchement, et je pense que personne ne pourra vraiment changer ça. On peut diminuer les conséquences douloureuses - et c'est très bien - mais de toute manière, c'est un « fait de guerre ». Quand j'ai assisté pour la première fois à un accouchement, et ensuite pour les autres accouchements que j'ai pu voir, c'était à chaque fois une guerre. Une guerre gagnée à la fin heureusement, mais qui, comme toutes les guerres, peut laisser des dommages collatéraux. Ceux-ci peuvent être lourds, de part et d'autre, chez la femme comme chez le bébé. Il faut voir la tête des bébés quand ils naissent : des boxeurs en fin de combat. Ce qu'une femme subit pour qu'un bébé naisse, c'est effrayant : cette dilatation du sexe féminin, ces

poussées déchirantes, cela traumatise tous les témoins. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que ces femmes vivent, à ce qu'elles ressentent, et d'abord à leurs souffrances, même avec la péridurale. J'espère qu'on trouvera mieux un jour, et s'il y avait un peu plus de recherches là-dessus, on trouverait mieux. Avec ces souffrances, il doit y avoir la sensation de mourir, parce que toute naissance est d'une certaine façon une mort, pas seulement fantasmatique : les femmes risquent leur vie en donnant la vie.

**FS : Ce sont des choses dont on ne parle pas - les femmes doivent absolument continuer à assurer leur rôle de reproductrices... Les discours véridiques, réalistes sur l'accouchement sont censurés...**

OM : C'est vrai. Tout cela peut avoir un impact grave, chez le bébé et chez sa mère. En plus dans les structures actuelles de notre société, il y a une espèce d'infantilisation de la femme quand elle est enceinte, et cette infantilisation se mêle à du mépris et à de l'agressivité. Quand les femmes racontent leur grossesse, leur accouchement, et leurs suites de couches, à chaque fois - surtout pour la première fois où il y a souvent plus de souffrance. Elles racontent des histoires dégueulasses, des histoires de lâcheté et de veulerie. D'évidence, il s'est passé quelque chose de dégueulasse dans les relations humaines qu'elles ont subies durant cette période. Il y a un gros travail à faire à ce point de vue, et naturellement, le discours officiel est un déni. On impose aux femmes un discours qui est un peu le même que celui qui était servi aux poilus de 14-18 quand ils sont revenus de la guerre : « On a gagné, on est contents, regardez, j'en suis sortie vivante ! » Donc il ne s'est rien passé. Ou on raconte ça comme une guerre très dure mais qu'on a gagnée, et la guerrière s'en sort bardée de médailles. Il y a tout un discours autour de cette blessure profonde qui est le fait de mettre un enfant au monde : cette difficulté à dormir, cet épuisement, cette dépression, ces pleurs, cette anxiété, ces comportements inadaptés parfois, de refus, de peur panique. Tout cela, tous les médecins les voient, toutes les sages-femmes les voient, toutes les infirmières les voient. Et pourtant c'est nié ou minimisé : « C'est du baby blues ». On colore ça de bleu ou de rose : « C'est le mal joli, tu t'en remettras, on oublie, la preuve, c'est qu'on en fait d'autres », etc. Ce déni méprisant occulte complètement les conséquences traumatiques. Elles sont d'autant plus graves qu'on ne les prend pas en charge et qu'on laisse la femme gérer seule ces impacts psychiques. Alors le mari arrive là-dedans. Il ne sait pas quoi faire. Il se sent totalement nul face à cette situation, nul parce qu'on l'a rendu nul, par une éducation « désenpathique », où il vaut mieux jouer au ballon ou à la guerre que d'affronter la réalité de la vie. Alors là, il va être totalement disqualifié. Ce retour à la maison du petit couple avec le bébé dans les bras, ça bouleverse tout, et ça on ne veut pas le voir. Fragiliser la maman permet de perturber la capacité de lien au bébé.

**FS : Quelles sont selon vous les raisons de la volonté patriarcale obsessionnelle de contrôle du corps et des utérus féminins (pénalisation de l'avortement) ? Que vous inspire la vague actuelle de re-pénalisation de l'IVG par les régimes populistes ?**

OM : C'est imparable. Les démocraties - la démocratie dans son principe - n'est pas une bonne chose pour le sexisme. Donner des droits civiques à chacun des individus d'une société, c'est extrêmement dangereux. Qu'il s'agisse des théocraties islamistes, des gouvernements à la Trump ou à la Xi Jinping, du Brésil à la Chine Populaire, toutes les sociétés sont par définition sexistes. Le populisme victorieux est un retour vers un sexisme décomplexé. Le sexisme, on l'a vu, découpe le corps des femmes en morceaux - seins, les fesses, la vulve, etc. - et c'est spécifiquement le mode de fonctionnement de la prostitution et de la pornographie. Ce découpage précis, c'est pour permettre aux virils de se servir en viande de femme et de la dévorer et en même temps de se salir, de se souiller encore plus de cette dévoration cannibale et méprisable. Allez, découpons les bons morceaux ! Les bras, le dos, les jambes, ça, c'est pour que ça bosse à l'usine ou aux champs et que ça fasse le ménage en rentrant. L'utérus, c'est pour les besoins de la reproduction de l'espèce et pour la grandeur de la patrie. Il faut une stricte mainmise sur cette fécondité féminine pour que se perpétue le pouvoir masculin. L'IVG est un refus de cette mainmise. C'est une rébellion ouverte contre les populismes et contre les dictatures ; une dictature ne peut laisser les gens disposer d'eux-mêmes, a fortiori laisser les femmes décider de leurs grossesses, de leurs corps. L'IVG, c'est un acte révolutionnaire.



**FS : Je me souviens d'une phrase de Jean-Marie Le Pen, il avait dit en substance que cette histoire de « mon corps est à moi », c'est une fiction : en fait « le corps des femmes ne leur appartient pas, il appartient à la Nation et à la Nature »...**

OM : Oui, car il y a une finalité à la société sexiste, elle n'est pas seulement là pour détruire les femmes, ou ces jeunes gens qu'on envoie mourir sur les champs de bataille - ça, ce ne sont que des moyens. La finalité de la société sexiste, c'est de permettre à un petit nombre d'hyperpuissants d'obtenir la vie éternelle. Il faut ne pas mourir, ou bien renaître, ou bien se survivre dans sa descendance. Il faut au moins transmettre à ses fils ce qu'on a reçu de son père. Transhumanisme, clonage, comme les lignages royaux des anciens régimes et même notre héritage en tant qu'institution sociale procèdent de cette même volonté, c'est le grand combat. La première histoire écrite, c'est la légende de Gilgamesh, et c'est l'histoire d'un roi qui voulait la vie éternelle. C'est ça, la finalité : se faire Dieu. Il s'agit de monter tout en haut de la pyramide humaine pour pouvoir s'en détacher et s'envoler dans la gloire de l'éternité divine.

(1)

<https://www.lci.fr/social/violences-sexuelles-sur-mineurs-en-france-des-chiffres-tres-sous-estimes-2103628.html>

<http://haut-conseil-egalite.gouv.fr/violences-de-genre/reperes-statistiques>

<http://www.leparisien.fr/faits-divers/19-700-mineurs-victimes-de-violences-sexuelles-en-2016-dont-78-de-filles-12-01-2018-7498068.php>

<https://blogs.mediapart.fr/muriel-salmona/blog/060316/enquete-les-representations-des-francais-e-s-sur-le-viol-et-les-violences-sexuelles-le-regne-du>

<https://revolutionfeministe.wordpress.com/2019/08/03/la-fabrique-du-viril-lapprentissage-de-la-masculinite-toxique/>